

La solitude apprivoisée
Le Temps qui reste de François Ozon

Stéphane Defoy

Volume 24, Number 3, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [La solitude apprivoisée / *Le Temps qui reste* de François Ozon]. *Ciné-Bulles*, 24(3), 58–59.

livre. Il reprend textuellement les dialogues du roman et alourdit son contenu par d'interminables monologues intérieurs qui sont, eux aussi, des copies conformes du texte de la romancière. De plus, la joute oratoire entre Amélie et ses supérieurs est rendue dans des champs/contre-champs d'une effarante banalité. D'une pauvreté visuelle déconcertante (par exemple, afin de désigner le seul échappatoire face à son infernal milieu de travail, le réalisateur montre son personnage principal, enfin libéré, survolant la ville de Tokyo : procédé cinématographique ringard, utilisé à outrance), **Stupeur et Tremblements** déploie des efforts pour ne pas se prendre au sérieux alors que le sujet se prête à soulever minimalement quelques enjeux dramatiques. Limitant le rapport Orient-Occident à une simple rivalité hiérarchique au sein d'une entreprise de renom, le film de Corneau n'aide en rien à résoudre l'énigme d'un pays dont les codes fascinent autant qu'ils nous échappent. Le parti pris burlesque de la mise en scène où les traits des personnages sont grossis à outrance fait en sorte que le Japon, ici, conserve tout son mystère.

Il faut cependant saluer les efforts de la comédienne Sylvie Testud (**Karnaval, Cause toujours!**) dans son apprentissage du japonais, langue complexe s'il en est une, en un temps record de quelques mois (le trois quart du film se déroule en japonais). Bien que parfois elle s'approprie certaines manières propres à Nothomb, Testud en impose par le naturel de sa prestation. À ses côtés règne la mystique et glaciale beauté nipponne incarnée par Kaori Tsuji, mannequin de métier. Malgré un duo d'actrices complémentaires dans leur opposition, **Stupeur et Tremble-**

ments ne soulève guère de passion. Au lieu d'en faire une adaptation cinématographique, c'est-à-dire s'inspirer d'un livre pour voir naître des images et des impressions, son réalisateur s'est limité à un exercice de copier-coller qui ne transcende jamais le texte d'origine. ■

Stupeur et Tremblements

35 mm / coul. / 107 min / 2003 /
fict. / France-Japon

Réal. : Alain Corneau
Scén. : Alain Corneau, d'après le roman
d'Amélie Nothomb
Image : Yves Angelo
Mus. : *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach
Mont. : Thierry Desrocles
Prod. : Divali Films et les Films Alain Sarde
Dist. : Cristal Films
Int. : Sylvie Testud, Kaori Tsuji, Taro Suwa

Le Temps qui reste de François Ozon

La solitude apprivoisée

STÉPHANE DEFOY

Le très prolifique François Ozon (neuf longs métrages en huit ans) revient à la charge avec un mélodrame portant sur la mort et sa difficile acceptation. **Le Temps qui reste** se concentre sur Romain, jeune trentenaire photographe de mode qui mène une vie remplie et mouvementée. Dès les premières images, le spectateur fait la connaissance d'un personnage antipathique, suffisant. Arrivent rapidement les résultats d'un examen médical annonçant que notre homme est atteint d'une maladie incurable, ne lui laissant tout au plus que quelques mois à

vivre. C'est à partir de cette sentence que Romain passera par les phases du déni, de l'exaspération pour finalement abdiquer devant l'inexorable. Une visite, bien que brève, chez une grand-mère originale (merveilleuse Jeanne Moreau) finira par faire apparaître une portion d'humanité à l'intérieur de cet individu égoïste et désagréable et, par le fait même, facilitera l'adhésion du spectateur à sa cause. Optant pour une approche dépouillée, de facture classique, Ozon (**Sitcom, 8 Femmes, 5x2**) fait ressortir avec brio les éléments dramatiques liés à la mort prochaine de son personnage principal sans jamais sombrer dans la sensiblerie larmoyante. À travers un traitement dépouillé, il insère dans le récit quelques éléments (la réconciliation avec sa sœur, la dernière rencontre avec son amant) qui nous touchent droit au cœur.

Malheureusement, **Le Temps qui reste** nous parvient après deux autres films français qui abordaient aussi le thème de l'appropriation d'une mort inopinée. Le dérangeant **N'oublie pas que tu vas mourir** de Xavier Beauvois montrait un jeune étudiant qui apprend qu'il est séropositif et que son futur est sérieusement compromis. De son côté, Patrice Chéreau proposait l'une de ses meilleures fictions avec **Son frère** qui suit au jour le jour l'accompagnement vers la mort d'un trentenaire par son frère benjamin. Dans les deux cas, l'implacable force du récit accompagné de plusieurs scènes poignantes donnaient au spectateur des émotions fortes tout en alimentant chez ce dernier une profonde réflexion sur la futilité de l'existence. Aligné aux côtés de ces deux puissants longs métrages, **Le Temps qui reste** n'est jamais aussi bouleversant. Plus pudique et moins pénétrant, le film d'Ozon n'exploite pas

son sujet à fond et, par conséquent, maintient une certaine distance face aux chambardements auxquels est confronté le personnage principal.

En revanche, le réalisateur français a su contourner les clichés comme, par exemple, la maladie de Romain. Mettant en scène un personnage homosexuel (interprété avec aplomb par Melvil Poupaud), le cinéaste n'a pas succombé à la facilité en lui imposant le sida, optant plutôt pour le cancer. De plus, ce film, qui semblait au départ une autre fiction sur une incurable maladie et ses néfastes conséquences, bifurque vers une méditation sur la solitude

lorsque arrive le dernier droit de l'existence. Délaissant l'élément médical propre aux films puisant leur essence dans le thème de la santé qui flanche, Ozon se concentre sobrement sur les multiples contradictions qui naissent lors d'une confrontation avec son incontournable destin. Malencontreusement, **Le Temps qui reste** s'égaré par moments dans des prolongements secondaires tirés par les cheveux (une serveuse dans un restaurant demandant à brûle-pourpoint que Romain lui fasse un enfant) et laisse souvent des portes ouvertes qui ne se referment pas (la relation de Romain avec sa sœur, le rapport avec son père, etc.). Le film se rattrape

néanmoins au final grâce à une splendide scène de plage (lieu récurrent dans la cinématographie d'Ozon) où le coucher du soleil coïncide avec l'assoupissement d'un homme se sachant condamné, symbole de la libératrice solitude comme remède aux souffrances intérieures. ■

Le Temps qui reste

35 mm / coul. / 90 min / 2005 / fict. / France

Réal. et scén. : François Ozon

Image : Jeanne Lapoirie

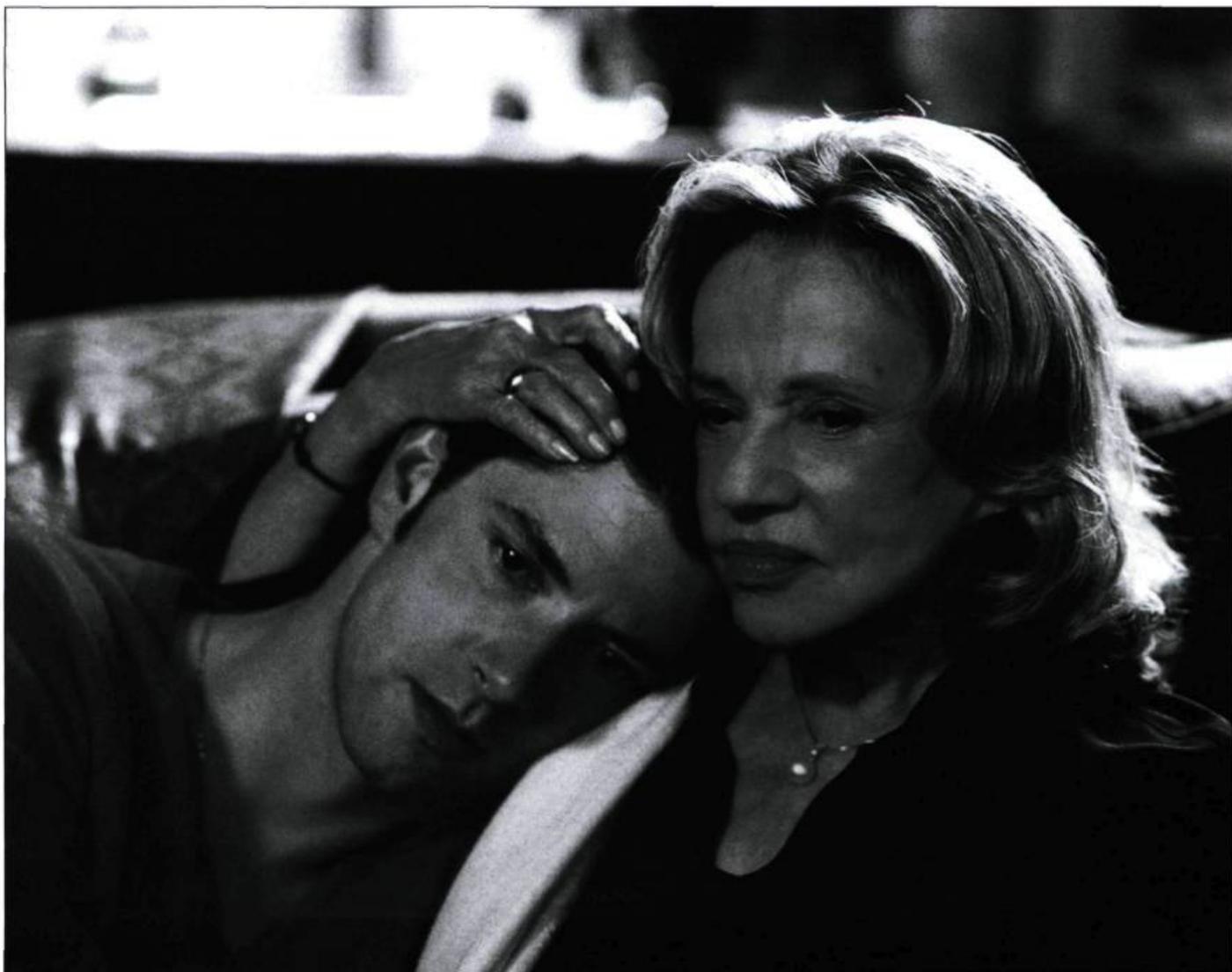
Mont. : Monica Coleman

Prod. : Fidélité Production

Dist. : Les Films Séville

Int. : Melvil Poupaud, Jeanne Moreau,

Valérie Bruni-Tedeschi, Christian Sengewald



Le Temps qui reste